

Le régiment de Watteville au service de l'Angleterre

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **2 (1894)**

Heft 11

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-4361>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE

HISTORIQUE VAUDOISE

LE RÉGIMENT DE WATTEVILLE AU SERVICE DE L'ANGLETERRE

La *Revue historique vaudoise* a bien voulu publier, en 1893, notre étude sur le régiment de Roll au service de l'Angleterre. Nous annoncions, à cette époque que M. le lieut.-colonel Bürckli préparait aussi l'histoire du régiment de Watteville au service de la même puissance; cet intéressant travail a, en effet, paru dans le 89^{me} cahier de la « Feuerwerkergesellschaft » de Zurich. Avec la permission de l'auteur, nous présentons aux lecteurs de la *Revue* un résumé de cette nouvelle publication.

M. Bürckli a puisé ses renseignements aux sources les plus authentiques: le journal du colonel propriétaire du régiment, de 1801 à 1815; la biographie des officiers bernois par M. le Dr Frédéric de Mullinen; les publications de Wurstemberger sur Emmanuel de Rodt; de Rod. de Steiger sur les généraux bernois; de Zerleder de Steinegg dans l'almanach militaire de 1847; les mémoires de Rovéréa; la *Gazette militaire suisse* du 2 avril 1855; l'histoire des Etats-Unis d'Amérique par Paul Heichen, et les événements militaires de la guerre de l'Amérique contre l'Angleterre, de 1813 à 1815, par James.

Si le régiment de Roll portait avec orgueil, sur ses insignes militaires, le nom de *Peninsula*, le régiment de Watteville n'était pas moins fier de porter celui de *Maida* sur son drapeau. Ce nom rappelait, en effet, le combat de Ste-Euphémie où, pour la première fois, comme nous le disions il y a un an, les armes de Napoléon subirent un échec. Il y a donc un vrai plaisir à rappeler les hauts faits de cette phalange héroïque qui porta si loin la réputation de bravoure des officiers et soldats suisses.

La paix de Lunéville avait amené le licenciement des quatre régiments suisses qui avaient servi dans l'armée autrichienne, comme troupes auxiliaires à la solde de l'Angleterre. Les débris de ces régiments se trouvaient en Styrie. La reine Caroline de Naples avait entamé des négociations pour les prendre à sa solde. L'Angleterre, de son côté, n'avait point conclu la paix, et il lui fallait des soldats pour continuer la lutte contre la France ; mais, malgré la haute solde offerte par elle, la plupart des Suisses, qui n'avaient pris du service en Autriche que par hostilité contre la révolution helvétique, préférèrent rentrer dans leur pays. A force d'instances, le gouvernement anglais finit par obtenir le recrutement d'un régiment de 58 officiers et 799 soldats, formés des débris des quatre régiments suisses et d'un régiment allemand de l'armée de Condé. L'état du nouveau régiment comptait :

- 1 colonel, propriétaire ;
- 1 lieut.-colonel, commandant ;
- 2 majors ;
- 10 capitaines ;
- 12 lieutenants ;

10 enseignes ;

8 officiers d'état-major ; en tout

44 officiers ;

84 sous-officiers ;

20 tambours et 2 fifres ;

750 à 850 soldats,

Total : 900 à 1000 hommes répartis en 10 compagnies.

L'ancien régiment de Rovérea, devenu régiment de Watteville, fournissait le plus fort contingent de la nouvelle troupe. Il était en grande partie composé d'officiers et de soldats bernois partisans décidés de l'ancien régime.

Le colonel Frédéric de Watteville de Murifeld fut, en conséquence, nommé colonel propriétaire du régiment auquel il donna son nom. Il présenta au gouvernement anglais, comme colonel effectif, son neveu Louis de Watteville, âgé de 25 ans seulement, mais qui avait déjà fait les campagnes de 1793 et de 1794 dans le régiment de Goumoëns au service de la Hollande. Celui-ci se montra digne de la confiance qui lui fut témoignée par la dignité de sa vie, la fermeté de son caractère, le maintien d'une sévère discipline, la bravoure dont il fit preuve en toute circonstance et le sang-froid avec lequel il supporta les fatigues de la guerre.

Les autres officiers étaient nommés par le colonel du régiment, sous réserve de ratification du ministère de la guerre. Parmi ceux-ci, nous remarquons, en premier lieu, les officiers bernois, qui exercèrent une excellente influence sur l'esprit du corps composé d'éléments très hétérogènes. C'est, en premier lieu, le major Charles-Victor de Fischer, né en 1766, ancien officier du régiment de May au

service de la Hollande et capitaine au régiment de Rovérea. Devenu lieut.-colonel en 1811, il commanda le régiment au Canada. Viennent ensuite les capitaines Rod. de May, Louis de Fischer et Kneubühler de Frauenkappelen. Ce dernier avait aussi servi en Hollande ; il était, en 1798, adjudant du général d'Erlach et fut grièvement blessé au combat du Grauholz. Les autres capitaines étaient A. de Courten, ancien officier du régiment de ce nom, de Torrenté et Bovier, du régiment de Salis, Sturzenegger du régiment de Bachmann, le Badois Winter et le Français Grangier du régiment de Rovérea, Villate du corps de Condé. Le capitaine Sturzenegger, d'Appenzell, était accompagné de sa femme, une ménagère émérite, d'humeur charmante, et qui rendit d'excellents services au corps pendant ses diverses campagnes.

Parmi les lieutenants, nous citons Emmanuel de Rodt, de Berne, commandant intrépide de deux pièces d'artillerie au Grauholz, bien connu plus tard par ses travaux historiques ; Fellenberg, son ami d'enfance, et Alexandre de Rovérea, fils du colonel de ce nom. Bernard de Muralt remplissait les fonctions d'adjudant. Il avait servi avec Rodt dans l'armée prussienne depuis 1798. Nous publierons comme annexe l'état complet des officiers du régiment en 1814.

Le régiment ainsi composé et fort d'environ 900 hommes quitta, le 23 mai 1801, Willach en Styrie pour se rendre à Trieste. Les autorités autrichiennes ne se montrèrent guère bienveillantes pour les anciens alliés de leur pays. Le gouvernement anglais avait loué des bâtiments de transport de Trieste et de Naples pour conduire le régiment à

Malte. Les hommes étaient entassés jusqu'à 150 par bateaux, et la traversée, entravée par des vents contraires, ne dura pas moins de 29 jours, pendant lesquels les rations de vivres firent souvent défaut. Au sortir de l'Adriatique, la petite flotille se trouva en vue de 5 à 6 vaisseaux de ligne, que l'on prit d'abord pour l'escadre de l'amiral Gantheaume, chargé de ravitailler l'armée d'Égypte. Ce fut heureusement l'escadre anglaise de l'amiral Warren qui faisait la chasse à Gantheaume, et la troupe avait échappé à une capture certaine, car ses bâtiments de transport n'étaient escortés que par une seule frégate. Le 6 juillet 1801, le régiment arrivait à Malte ; mais, à la vue de ce mélange d'uniformes provenant de différents corps, le général Pygott, commandant de place, crut avoir affaire à une troupe d'aventuriers, et il ne lui permit pas de débarquer en ville. Rélégués sur le vieux vaisseau de ligne « La Valetta » les hommes durent subir une transformation complète. Ils furent revêtus d'uniformes verts avec revers noirs, pantalons bleu clair, capotes, tschakos et armés de fusils anglais à baïonnette avec 60 cartouches en bandouillère. Douze hommes d'élite de la compagnie de chasseurs reçurent la carabine. Au bout d'une année, les soldats et officiers, à l'exception de la compagnie de chasseurs, échangèrent leurs habits verts contre des fracs rouges, ainsi que cela avait eu lieu pour le régiment de Roll.

Après cette réorganisation du régiment formé en 10 compagnies de force égale, celui-ci put enfin aborder à terre. Il fut muni de flanelles et de conserves pour être transporté en Égypte, à l'exception d'un détachement de 200 hommes, la compagnie de chasseurs Kneubühler et la compagnie

de fusiliers Winter, dirigés sur l'île d'Elbe. Les lieutenants Rodt, Fellenberg et Rovéréa, les enseignes Mittelholzer et Rent de Hesse-Darmstadt faisaient partie de ce détachement. Embarqués le 14 juillet 1801 sur la frégate « Perle », ils eurent bientôt rejoint, en haute mer, l'escadre Warren, et les hommes furent répartis sur trois vaisseaux de guerre pour faire le service des pièces et la garde des ponts. Ils furent, dès ce moment, au bénéfice de la ration des troupes de la marine anglaise, infiniment plus substantielle que celle dont ils avaient joui jusqu'alors. Un soir, l'un des vaisseaux signala à l'horizon une escadre ennemie. Cette nouvelle fut accueillie par un hurrah formidable, et en un clin-d'œil les dispositions furent prises pour un combat naval. Nos Suisses, peu familiarisés avec ce genre de combat, voyaient avec étonnement ces préparatifs, mais, au désappointement de chacun, les vaisseaux français se déroberent au combat et cherchèrent un refuge dans le port italien le plus rapproché.

Après 17 jours de traversée, la troupe débarqua enfin à l'île d'Elbe. Par suite du traité du 28 mars 1801, conclu avec le roi d'Etrurie, les Français occupaient toute l'île comptant 14,000 habitants, à l'exception de Porto-Ferraio. Le gouverneur toscan colonel de Fisson ne voulut point livrer la place qui lui avait été confiée par son ancien souverain, et, grâce à l'appui de la flotte anglaise et à la force des ouvrages de défense, il résistait bravement aux assauts de l'armée française. Cependant la population, exposée au feu des assiégeants, avait dû se réfugier dans les casemates, et c'est à ce moment désespéré que la petite troupe suisse dut former le

noyau de résistance de la citadelle. Trente à quarante soldats furent, dès l'abord, transférés aux hôpitaux par suite de l'air pestilentiel qui régnait dans les casemates ; de leur côté, les soldats toscans désertèrent nombreux ; la situation devenait critique. Heureusement la frégate « Le Ponomia » amena de l'île Minorque le colonel Airey avec un détachement de 120 émigrés français sous les ordres du lieutenant de Bersy.

Le 11 septembre, l'amiral Warren débarqua un nouveau renfort de 400 soldats de marine et de 240 matelots. Se sentant à la tête de 1200 hommes de bonne troupe, le colonel Airey, qui avait pris la direction de la défense, résolut de porter un grand coup : de surprendre les Français et de les forcer à lever le siège. La nuit du 13 au 14 septembre, il forma deux colonnes d'attaque dans la première desquelles se trouvait la compagnie de chasseurs Kneubühler, avec la mission de détruire la batterie située en face de la ville, à l'entrée de la baie. La sortie réussissait, grâce aux ténèbres de la nuit, et trois canots venaient de débarquer la compagnie Kneubühler au-delà du port lorsque des soldats de marine ivres, faisant partie d'une autre section, se mirent à crier comme des insensés : « Mort aux Français ! » Ces cris donnèrent l'éveil à la batterie ennemie qui ouvrit immédiatement un feu très vif sans grande portée. Mais cela avait suffi pour donner l'alarme à l'armée française. Les chasseurs suisses s'élançèrent aussitôt à l'assaut de la position et, pendant qu'ils cherchaient à se reformer sur l'esplanade, les soldats de marine anglais se précipitèrent dans la batterie et s'en emparèrent presque sans résistance, mettant en fuite les

artilleurs français. Les pionniers, qui accompagnaient la colonne d'assaut, détruisirent en un clin-d'œil les ouvrages de la batterie et jetèrent à la mer les pièces qui étaient du calibre de 18 et de 24. Leur tâche terminée, les chasseurs suisses regagnèrent le rivage pour s'embarquer, mais leurs canots avaient disparu. Ils furent donc obligés de faire un long circuit sur les berges pour opérer leur jonction avec la compagnie Winter. Celle-ci était occupée à détruire une batterie de 6 pièces de canon qui battait la rade et faisait beaucoup de tort aux défenseurs de la place. Ici encore, les soldats de marine avaient enlevé la batterie et mis en fuite les artilleurs, sans même que la compagnie suisse eût tiré un coup de fusil. Tout paraissait terminé, lorsque subitement le général de brigade français Mariotti, à la tête de 800 hommes, arriva sur le lieu du combat. Les soldats de marine s'étaient débandés pour se livrer au pillage, et les soldats toscans, qui formaient la réserve, avaient pris la fuite. Les compagnies suisses furent donc seules à couvrir la retraite. Par un feu rapide, elles continrent l'ennemi ; un retour offensif énergique de Kneubühler lui permit d'embarquer ses chasseurs sans encombre. Winter, moins heureux, perdit beaucoup de monde et tomba lui-même aux mains des Français. Sur 80 combattants, sa compagnie avait perdu 32 soldats, morts, blessés ou prisonniers. Kneubühler ne perdit que 5 hommes. Alexandre de Rovéréa aurait été noyé au moment du débarquement, sans le secours d'un matelot qui parvint à le repêcher. Le colonel Airey cita les compagnies du régiment de Watteville à l'ordre du jour.

Le soir même de cette rude journée, les batteries françaises couvrirent la ville de bombes et d'obus.

Une bombe éclata dans la chambrée de la compagnie Kneubühler, tua la femme d'un soldat, blessa 4 à 5 hommes, et fit de tels ravages que le reste de la compagnie dut se réfugier dans les casemates. Quelques jours après, un obus pénétra, par l'embrasure, dans une batterie que venaient de quitter Rodt et Fellenberg. La garnison continua à se défendre vaillamment jusqu'au mois de novembre, bien qu'elle eût beaucoup à souffrir de la disette, des maladies et des fatigues d'un long siège. Heureusement pour elle, la paix d'Amiens vint mettre un terme à ses épreuves, et l'île d'Elbe fut cédée à la France. En parcourant ces riches campagnes, nos compatriotes ne se doutaient guère que, 13 années plus tard, l'empereur Napoléon serait relégué à Porto-Ferraio.

L'enseigne Mittelholzer, de la compagnie Winter, avait pris si fortement le mal du pays que, dès l'armistice, il lui fut accordé un congé pour revoir ses montagnes d'Appenzell. Après quelques mois, il en revint complètement guéri, se maria à Palerme en 1811, fut promu capitaine en 1813 et ne quitta plus le régiment jusqu'à son licenciement.

Le 2 janvier 1802, les hommes du détachement suisse quittèrent l'île d'Elbe, et ils eurent à subir en mer une violente tempête qui rendit malade tout l'équipage. Le 13 janvier, ils débarquèrent à Palerme et le 21 du même mois ils partirent pour Malte où ils arrivèrent le 4 février. Ils espéraient rejoindre ainsi leur régiment, mais ils ne trouvèrent plus, à La Valette, que 80 malades, dont plusieurs avaient perdu la vue dans la campagne d'Égypte.

Il est temps, en effet, de revenir aux 8 autres compagnies du régiment de Watteville que nous avons

laissées à Malte. Elles avaient mis à la voile le 25 juillet 1801 et avaient débarqué le 5 août suivant dans la baie d'Aboukir. Une série de mécomptes les attendait en Egypte. Les généraux anglais trouvèrent bon, malgré les protestations du colonel, de combler les vides de leurs régiments en y incorporant les hommes de Watteville. La connaissance insuffisante de la langue anglaise et des usages de l'armée aggrava la situation du régiment. Celui-ci espérait se réhabiliter en face de l'ennemi. Malheureusement pour lui, la capitulation d'Alexandrie conclue le 2 septembre 1801 mit fin aux hostilités et lui enleva l'occasion de se distinguer. Il fut chargé d'escorter, jusqu'à Malte, l'armée française qui était rapatriée en vertu de la capitulation. A peine arrivé à La Valette, il reçut l'ordre de retourner en Egypte, laissant à l'hôpital ses 80 malades. Le lieut.-colonel crut devoir protester, auprès du général Fox, contre cette mesure et demanda même son licenciement ainsi que celui d'une partie de ses officiers. Mais, après quelques jours de réflexion, il se décida à continuer son service et à partir pour Alexandrie où il arriva le 11 décembre 1801. Son régiment fit partie de la brigade étrangère commandée par le colonel Jost Dürler, de Lucerne, dont nous avons mentionné la formation dans l'histoire du régiment de Roll. Les 8 compagnies avaient, à leur arrivée en Egypte, un effectif de 680 hommes, mais, par suite de maladies, il fut réduit à 500 hommes. La troupe rentra à Malte au mois de mars 1803 et le lieut.-colonel la rejoignit le 23 mai. Il retrouva les compagnies Kneubühler et Winter qui se reposaient du siège de Porto-Ferraio et montaient la garde au fort

Ricczoli. Le lieutenant de Rodt prit son congé ensuite de la mort de son père. En échange, deux nouveaux officiers bernois furent incorporés au régiment, le lieutenant Charles d'Erlach, de Gerzensee, ancien officier de Rovérea, prisonnier en France jusqu'à la paix de Lunéville, et Muralt le jeune.

La paix d'Amiens ne fut pas de longue durée, et une nouvelle coalition de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Russie et du roi de Naples amena la guerre de 1805. Pendant que les alliés devaient combattre l'empereur Napoléon en Allemagne, la flotte russe, stationnée dans les îles Ioniennes, combinée avec l'escadre anglaise de la Méditerranée et l'armée napolitaine, devait envahir l'Italie et refouler les Français en Lombardie. Dans les premiers jours de novembre 1805, le régiment de Watteville, incorporé à l'armée du général Craig, fut transféré dans le royaume de Naples et débarqua, le 20 novembre, à Castellamare. Une partie du régiment détaché, sous les ordres du major de Fischer, pour opérer une reconnaissance à Gaëte, ne rejoignit son corps que le 29 du même mois. Les troupes russes et napolitaines firent leur jonction dans les premiers jours de décembre, et la victoire remportée, le 27 octobre, à Trafalgar par l'amiral Nelson donnait le plus grand espoir aux alliés. Malheureusement pour eux, la nouvelle de la victoire d'Austerlitz, remportée le 2 décembre par l'armée française, vint détruire leurs illusions. Napoléon dirigea sur l'Italie Masséna avec un corps de 40,000 Français ; le 27 décembre 1805, il déclara la déchéance des Bourbons et proclama son frère Joseph roi de Naples. Les Russes et les Napolitains, ne se sentant pas en force pour lutter contre Masséna, furent réembarqués et

il ne resta plus d'autre parti au roi de Naples que celui de se réfugier en Sicile, sous la protection de l'escadre anglaise. Le 17 février 1806, celle-ci prit position sous le canon de Messine. Le ministère anglais, mécontent de cette campagne peu glorieuse, remplaça, en avril, le général Craig par le général John Stuart qui s'était distingué dans l'expédition d'Égypte. Profitant des embarras causés à Napoléon par la déclaration de guerre de la Prusse, Stuart concentra, à Messine, une partie de ses troupes, et il tenta, le 1^{er} mai, une nouvelle descente sur la terre ferme, afin de favoriser l'insurrection des Calabres contre le nouveau régime. Il avait formé un bataillon d'élite des compagnies de chasseurs de ses différents régiments. Celle de Watteville passa sous le commandement de Charles d'Erlach qui succéda au capitaine Kneubühler forcé de prendre sa retraite pour raison de santé.

Les Français avaient 7000 hommes en Calabre, sous les ordres du général Reynier, Vaudois d'origine¹. Le 1^{er} juillet, Stuart débarqua dans la baie de Ste-Euphémie avec 6000 hommes, parmi lesquels le régiment de Watteville, et le 4 juillet il attaquait résolument les Français à Maïda. Le terrain courant parallèlement à la mer est coupé de buissons de myrthes, et l'aile gauche, qui formait l'arrière-garde, était protégée par le canon de la flotte. L'aile droite était couverte par le petit fleuve Amato, proche de son embouchure, et les chasseurs d'Erlach postés dans les broussailles pouvaient diriger un feu meurtrier sur l'ennemi qui s'avancait en échelons sur la rive gauche du fleuve. La brigade

¹ Voir sa biographie dans l'*Histoire des Troupes suisses*, par H. de Schaller, Payot, 1881.

Compère formait l'avant-garde des Français. Sans attendre l'arrivée de la brigade Peyri qui était au centre, elle traversa le fleuve et attaqua vigoureusement les lignes anglaises ; mais elle fut arrêtée dans son élan par le feu du bataillon de chasseurs et forcée de se replier sur son centre. Sans perdre de temps, Stuart prit l'offensive et, par la supériorité de son feu, il parvint, après un combat acharné, à refouler les Français sur la brigade Digonet qui avait dû faire un long circuit pour prendre les Anglais à revers et rejoindre le corps principal. Quatre compagnies du régiment suisse, sous les ordres du major Fischer, étaient préposées, au bord de la mer, à la garde des vaisseaux. Les autres compagnies, fortes de 300 hommes, formaient, avec le régiment anglais, la troisième ligne, sous les ordres du colonel Oswald, mais, dans la chaleur du combat, elles se trouvèrent en seconde ligne, exposées au feu de l'artillerie française. Mittelohlzer, blessé, laissa tomber le drapeau du régiment qui fut immédiatement relevé par le lieutenant Ledergerw, mais le poids du combat retomba essentiellement sur le bataillon de chasseurs qui fit preuve d'un courage et d'une discipline à toute épreuve. Le capitaine d'Erlach ayant remarqué un officier supérieur français qui cherchait à rallier ses troupes le signala au caporal Neubauer. Au même instant, le général Compère tomba de cheval avec un bras fracassé. Voyant que l'ennemi fléchissait, le lieutenant-colonel Kempt ordonna à sa brigade une charge à la baïonnette qui décida de la victoire. Les Français perdirent environ 1500 hommes, tués ou blessés, sans compter un grand nombre de prisonniers parmi lesquels le colonel Clavel de Lausanne,

ancien capitaine du régiment bernois au service de Sardaigne. Celui-ci, à la tête du 1^{er} bataillon du 1^{er} régiment suisse au service de France, avait vaillamment soutenu le combat au centre de la brigade Peyri. Le lieutenant de chasseurs de Rovéréa prit soin de ses compatriotes blessés, adversaires politiques en Suisse, amis sur le champ de bataille ; c'étaient Clavel, qui mourut peu après de ses blessures, Schneebeli de Zurich et Snell de Berne. Freudenberg et Gessner étaient tués. Trois cent dix prisonniers suisses du bataillon Clavel ou polonais de l'ancien régiment autrichien de Beau-lieu, incorporés à l'armée française après la campagne de 1805, furent confiés à la garde du régiment de Watteville. Le 5 juillet, les Anglais se mirent à la poursuite des débris de l'armée française jusqu'à Monteleone et s'emparèrent d'un riche butin. Ils eurent beaucoup de peine à protéger leurs nouveaux prisonniers contre la fureur des Calabrais. Une décoration fut frappée et distribuée aux officiers qui s'étaient distingués dans le combat, entr'autres au colonel Oswald et au lieut.-colonel de Watteville. Les soldats eurent l'honneur de porter le nom de *Maida* gravé sur leurs drapeaux et sur les boutons de leur uniforme.

Le 12 juillet, le régiment de Watteville fut attribué au corps de siège du fort Scylla, situé en face de Messine. Rendu aux Anglais le 23, il fut abandonné le 26 déjà en présence des forces considérables envoyées contre les Anglais par le roi Murat. Dès ce moment, ces derniers durent se borner à défendre la Sicile contre les entreprises des Français et à menacer les îles du golfe de Naples.

(*A suivre.*)

H. DE SCHALLER.